



Guy Robillard

Gilles Tremblay,
40 ans avec le Canadien





Les Éditions au Carré inc.
Téléphone : 514-949-7368
editeur@editionsaucarre.com
www.editionsaucarre.com

Maquette de la couverture :

NATHALIE GIGNAC

Mise en pages :

ÉDISCRIPT ENR.

Correction :

ÉLYSE-ANDRÉE HÉROUX



Les Éditions au Carré remercient le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication. Nous remercions la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) du soutien accordé à notre programme de publication. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – gestion SODEC.



Tous droits de traduction et d'adaptation réservés ; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Les Éditions au Carré inc., 2008
pour l'édition française au Canada
Dépôt légal :
1^{er} trimestre 2008
ISBN 978-2-923335-16-2

DISTRIBUTION

Prologue inc.
1650, boul. Lionel-Bertrand
Boisbriand (Québec) Canada J7H 1N7
Téléphone : 1 800 363-2864
Télécopieur : 1 800 361-8088
prologue@prologue.ca
www.prologue.ca

Achévé d'imprimer en mars deux mille huit chez AGMV/Marquis.



Table

Préface de Jean Béliveau	11
Préface de Réjean Tremblay	13
Avant-propos	15
Chapitre 1	
Si j'avais été mieux soigné... ..	17
Chapitre 2	
Fier d'avoir été le premier	37
Chapitre 3	
De Montmorency à Hull	73
Chapitre 4	
Dans le temple sacré avec mes idoles	89
Chapitre 5	
Pas à vendre pour un million \$.....	109
Chapitre 6	
Quatre coupes en cinq ans	119
Chapitre 7	
La vie chez le Canadien.....	139





Chapitre 8	
Plus difficile d'arrêter Ken Wharram que Gordie Howe ..	153
Chapitre 9	
Les années 1970 — Quatre coupes de suite	165
Chapitre 10	
Des Nordiques à Mario Lemieux	185
Chapitre 11	
Les deux dernières coupes, peut-être avant longtemps... .	201
Chapitre 12	
Où s'en va le Canadien ? et la LNH ?	223





Préfaces





Préface de Jean Béliveau

Mon ancien ailier gauche Gilles Tremblay a été le premier athlète professionnel d'ici à devenir commentateur à la radio et à la télévision, et il n'y a pas de doute que ça n'a pas dû être toujours facile pour lui.

Mais en l'écoutant à l'époque, j'ai constaté qu'il n'a pas mis de temps à s'améliorer grandement. Malgré la maladie qui l'affligeait et qui a mis fin prématurément à sa carrière de joueur de hockey, ce fut un passage réussi, très important dans sa vie, et qui lui a permis de connaître une deuxième carrière tout aussi fructueuse que la première.

Il n'est pas indispensable d'être un ancien joueur pour être un bon analyste, mais dans le cas de Gilles, j'ai tout de suite remarqué qu'il pouvait expliquer clairement ce qui se passait sur la glace. Son grand mérite a été de permettre aux amateurs de bien comprendre les rouages d'une équipe de hockey.

Il était en mesure de bien faire comprendre les différentes situations, et j'ai toujours eu beaucoup d'admiration pour le travail qu'il a accompli pendant toutes ces années, dans un français plus que respectable.

J'ai connu Gilles Tremblay lorsqu'il était encore enfant, à l'époque où je jouais pour les As de Québec en compagnie de son frère Ludger. Celui-ci l'amenait aux entraînements le samedi, et Gilles m'a raconté plus tard qu'il m'avait déjà demandé un autographe. Ludger était un gars très tranquille, toujours correct, et j'ai toujours eu beaucoup de respect pour lui et pour toute la famille Tremblay.

Évidemment, je n'aurais jamais pensé à ce moment que le petit Gilles deviendrait un jour mon coéquipier chez le Canadien.

Dire que j'avais pressenti qu'il pourrait devenir un excellent analyste serait mentir. Mais j'avais remarqué qu'il s'intéressait à beaucoup de sujets. Je n'ai jamais joué aux cartes de ma vie et, comme il ne jouait pas beaucoup de son côté, nous avons plus de temps pour discuter ensemble, notamment au cours des longs voyages en train.

Gilles a été tout un joueur de hockey. Je me rappelle vaguement qu'on l'avait comparé à Bobby Hull et à Frank Mahovlich, les ailiers gauches marquants de sa génération.

Son coup de patin lui permettait certainement de rivaliser avec ces gars-là. Gilles était certes un bon joueur offensif, mais il était de nature davantage défensive. À l'époque où je jouais avec Bernard Geoffrion ou Yvan Cournoyer à ma droite et lui à gauche, on savait qu'on pouvait prendre des risques en zone offensive si la situation l'exigeait parce qu'on pouvait compter sur Gilles pour nous protéger à l'arrière.

Mon ancien ailier gauche aura été un joueur de hockey complet et un analyste hors pair.

Préface de Réjean Tremblay

Les histoires du Capitaine Gilles! Comme les juteuses et extravagantes histoires du Capitaine Bonhomme, capables de confondre les plus sceptiques, celles que racontait Gilles Tremblay, notre capitaine de voyage, font partie du bagage de souvenirs de tous les journalistes et commentateurs qui ont suivi le Canadien dans les années de gloire de l'équipe.

Gilles adorait les bons restaurants italiens et sa liste couvrait l'Amérique du Nord au complet. La veille d'un match du Canadien, le souper avec les copains de route faisait partie des grands plaisirs de sa vie. Et de celle des copains.

Pour une raison ou une autre, c'était toujours à Long Island que je le retrouvais à son mieux. Ah oui! Et aussi au Cloister's, dans le bien triste centre-ville de Buffalo. D'habitude, Gilles recherchait un chef qui savait préparer des pâtes aux tomates juste al dente ou un steak juteux d'un pouce et demi d'épaisseur.

Claude Quenneville, Guy Robillard, Bertrand Raymond, l'humble chroniqueur de La Presse, Richard Garneau, Lionel Duval et quelques autres chanceux se retrouvaient autour de la table et écoutaient Gilles. Quelques verres de rouge, une couple de questions et les duels contre Gordie Howe, contre Andy Bathgate ou une autre grande étoile de la Ligue nationale revivaient avec son verbe coloré et généreux.

Parce qu'il faut dire que Gilles Tremblay ne parlait jamais en mal de ses adversaires. Même les pires coups de cochon trouvaient grâce à ses yeux.

Et il aimait tellement les p'tits jeunes dont il commentait les beaux jeux. Guy Lafleur, Steve Shutt, Jacques Lemaire, Guy Carbonneau, Mats Naslund, le grand Savard, le petit Savard et tous les autres, en passant par Patrick Roy et Kenny Dryden, tous méritaient qu'on explique leurs bons coups et qu'on souligne leurs efforts sur la patinoire. Et ceux de leurs adversaires aussi. Parce qu'on n'est grand qu'en vainquant quelqu'un de grand.

Évidemment, vous avez compris que Guy Robillard a accompagné « le Capitaine » par monts et par vaux, passant de New York à Los Angeles en s'arrêtant à Chicago pour un détour au Morton's, pour un steak énorme et une bouteille de vin partagée entre copains.

Ce ne sont pas les histoires de Gilles Tremblay qu'il nous raconte dans son livre. C'est bien plus l'histoire de Gilles Tremblay, homme bon et généreux, travailleur et honnête, gars de Québec et grand ailier gauche qui devint un modèle pour les analystes au hockey.

Bonne lecture. Et bonnes histoires.

Avant-propos

Ce livre est le livre de Gilles Tremblay, écrit à partir de dizaines d'heures d'entrevues. Je me suis contenté de faire des liens, de rappeler les principaux événements, parfois en les faisant commenter par d'autres, mais toujours en relation avec Gilles Tremblay.

Ce livre n'est pas une biographie conventionnelle. C'est davantage un récit de Gilles Tremblay qui parle de ses 40 ans passés dans l'entourage immédiat du Canadien et de la Ligue nationale de hockey, comme joueur puis comme analyste à la radio et à la télévision. Qui parle dignement de sa maladie aussi. Une expérience unique qui, je pense, vaut la peine d'être racontée.

Les mots sont les siens. En les lisant, je pense sincèrement qu'on peut avoir l'impression de réécouter l'analyste, avec ses expressions, ses formules, son phrasé. Presque rien n'a été changé à partir des enregistrements. Même chose pour les autres personnes citées : elles le sont mot pour mot ou presque, par souci d'exactitude, par respect pour ce que ces personnes ont à dire. Je pense qu'on n'a pas à « arranger » des citations pour en faire de la littérature.

À noter qu'un documentaire a été réalisé à partir de ce livre, par Luc Harvey, pour le compte de Canal D, pour diffusion régulière dans le cadre de la série *Biographies*.

GUY ROBILLARD



Chapitre 1

Si j'avais été mieux soigné...

C'était le 11 février 1969. Gilles Tremblay, ailier gauche du Canadien de Montréal, venait de disputer, aux côtés de Jean Béliveau et sous la direction de Claude Ruel, son dernier match régulier dans la Ligue nationale de hockey. À seulement 30 ans.

Sans qu'il le sache, ce jour-là, sa vie allait basculer.

L'homme qui était venu à bout des Gordie Howe, Ken Wharram et d'à peu près toutes les blessures imaginables se retrouvait impuissant face à une maladie qui laisserait des séquelles profondes jusqu'à la fin de ses jours.

Mais peut-être aurait-il pu être sauvé ?

« Si j'avais été mieux soigné... On a joué avec ma santé, dit aujourd'hui l'ancien joueur du Canadien, persuadé que des décisions douteuses lui auront dérobé du temps de qualité, avant d'atténuer : Mal soigné n'est peut-être pas le mot, mais on a forcé la note un peu pour me faire jouer. »

Gilles Tremblay a passé près de 40 ans de sa vie dans l'entourage du Canadien de Montréal ; neuf ans comme joueur, environ un an à espérer guérir pour revenir au jeu, et une trentaine d'années à assister aux matchs du haut de la passerelle des commentateurs.

Malgré ses reproches concernant la façon dont sa maladie a été traitée, il a toujours conservé le C-H bien tatoué, même s'il est né et a grandi dans la région de Québec, le bastion des Nordiques. Certes, le Canadien l'a bien traité à sa retraite.

Mais il aurait tellement aimé passer une plus grande partie de sa vie sur la glace.

En cette saison de 1968-69, la lutte était serrée entre le Canadien et les Bruins de Bobby Orr et de Phil Esposito, « ce qui ne nous a pas empêchés de terminer au premier rang et de gagner une quatrième coupe Stanley en cinq ans », se souvient fièrement Tremblay.

Mais il n'avait pas l'humeur à la fête à l'époque, même s'il ignorait toujours qu'il venait de jouer son dernier match, victime de problèmes respiratoires contractés à la suite d'une mauvaise réaction à un vaccin contre la grippe de Hong Kong reçu l'année précédente, et mal soignés par la suite. Son état s'était constamment aggravé jusqu'à ce jour fatidique.

La plupart des athlètes savent qu'ils vont jouer leur dernier match. Ce ne fut pas le cas pour Gilles Tremblay, même s'il s'en souvient comme si c'était hier.

« Nous avons gagné 7-3 et Jean Béliveau a marqué quatre buts. Mais au début de la troisième période, c'est Ralph Backstrom qui est apparu entre Yvan Cournoyer et moi. La victoire était dans la poche, et Claude Ruel ne voulait pas risquer une blessure au grand Jean.

« Cette décision m'a renversé. On aurait pu battre un record pour le plus grand nombre de points produits par un trio. » Mais c'était loin, très loin, d'être le plus grave.

« Le lendemain matin, j'entrais d'urgence à l'hôpital et je n'ai plus jamais rejoué. »

La longue saga de la maladie de Tremblay avait sournoisement commencé en décembre 1968. On avait d'abord diagnostiqué une bronchite, puis un virus respiratoire.

« Je n'ai jamais blâmé la direction ni les médecins de l'équipe à l'époque, mais je suis persuadé qu'aujourd'hui, on m'aurait mis au repos bien avant, probablement jusqu'à la fin de la saison, plutôt que de continuer à me faire jouer.

« J'entrais à l'hôpital, j'en sortais pour disputer un match, je retournais à l'hôpital, etc. Je me promenais de l'hôpital à la patinoire. »

Les torts n'étaient pas tous du même côté, cependant, et l'analyste de *La Soirée du hockey* l'a reconnu dans une entrevue qu'il accordait en 1973 au *Journal de Montréal* :

« Je n'accuse personne, disait-il alors. Je suis probablement le seul à blâmer. C'était à l'époque où il n'y avait que six équipes dans la Ligue nationale. J'aurais dû prendre un repos, mais je ne voulais pas perdre mon poste. Jamais au cours de ma carrière je n'avais été malade. Je jouais même blessé. Dans ma famille, nous sommes 14 enfants vivants. Aucun ne souffre de troubles respiratoires. J'ai également fait un relevé de mon arbre généalogique, histoire de trouver quelque chose. Rien ! Ma maladie n'a rien d'héréditaire... et moi qui ne connaissais même pas ce qu'était un mal de tête. »

Mais à ce moment, il était vraiment malade, et le recul l'a amené à penser qu'on aurait dû mieux prendre soin de lui !

« Juste à l'entendre respirer difficilement pendant son sommeil la nuit, on pouvait comprendre que quelque chose n'allait pas », se souvient Jean Béliveau, qui partageait sa chambre d'hôtel à l'étranger.

« Je me rappelle que Bob Rousseau, un soir, a dit à Claude Ruel : "Embarque-le pas, il est en train de mourir", raconte Tremblay. Mais je faisais partie du gros trio, on avait besoin de moi, le Canadien avait un peu plus de misère... »

« Je m'en souviens très bien, confirme Rousseau, aujourd'hui converti en professionnel du golf. C'était dans la clinique entre deux périodes et Jean Béliveau était à côté de moi. Je lui ai dit qu'il devrait arrêter de jouer, que ça ne valait pas la peine de continuer, qu'il devait prendre soin de lui. Sans compter que, pour jouer à ce niveau, il fallait vraiment être en bonne forme. »

Mais Tremblay continuait malgré tout.

« Il faut se rappeler qu'à cette époque, si on se blessait ou tombait malade, il y avait d'excellents joueurs dans les ligues mineures, explique Rousseau. On vivait dans une situation de crainte. C'est un peu pourquoi lui — et d'autres aussi — jouait malgré les blessures et la maladie.

« Aujourd'hui, un joueur pourrait se retourner et poursuivre son équipe, mais en ce temps-là, il n'y avait pas d'association de joueurs et on se sentait forcés de jouer.

« Je me souviens d'avoir subi une commotion cérébrale. Le lendemain, on avait téléphoné chez moi pour me dire de prendre l'avion et d'aller jouer à l'extérieur. J'avais carrément refusé.

« À l'époque, on ne parlait pas de commotion cérébrale, mais moi, je savais que c'était grave. Quand on reste complètement inconscient pendant 10 minutes, c'est sérieux... »

Tremblay a continué de jouer, donc, et il ne s'en tirait pas si mal. « Sans prétention, même un peu diminué, je me débrouillais encore très bien. Mon coup de patin facile et l'expérience que j'avais acquise faisaient que j'étais capable de me ménager et, bien utilisé, je pouvais encore rendre service.

« C'est probablement au cours de cette période que je me suis vidé complètement. Qui sait ce qui se serait passé si on m'avait accordé une longue période de repos pour me permettre de récupérer complètement, au lieu de se contenter de m'envoyer au soleil pour 15 jours une fois le mal fait ? »

« Il est clair qu'il était asthmatique, assure son ami, le docteur Norman Searle, et quand cette maladie se déclare à l'âge adulte, le pronostic est plutôt défavorable pour le patient. Et il se peut fort bien que l'élément déclencheur ait été sa vaccination ou une infection respiratoire.

« L'humidité dans les arénas, les vestiaires mal aérés sont d'autres facteurs, tout comme, évidemment, le fait qu'on fumait encore dans les arénas à cette époque !

« Ajoutez à cela le fait qu'il n'avait aucun répit dans sa vie d'athlète, les traitements interrompus et tous les efforts physiques exigés, et il n'est pas du tout surprenant qu'il soit devenu incapable de poursuivre sa carrière comme joueur professionnel.

« Est-ce qu'on aurait pu le sauver si on était intervenu dès le début ? C'est possible, mais ce n'est pas une chose certaine. Ce que je trouve lamentable, c'est la façon dont le joueur de hockey de cette époque était manipulé.

«Le fait d'avoir sorti un joueur de son lit d'hôpital pour lui faire disputer un match de hockey et de le retourner ensuite pour reprendre ses traitements est incompréhensible et inexcusable.

«Les médecins auraient dû dire à l'organisation du Canadien : Vous prenez une chance, vous le mettez en péril, il ne récupérera pas si on interrompt son traitement et si on l'expose à un stress respiratoire intense. Le ou les médecins auraient dû à ce moment-là intervenir et empêcher Gilles Tremblay de jouer.»

On a plutôt choisi de le faire jouer en lui administrant de la prednisone. Et aussi des stéroïdes, de façon légale évidemment.

Tremblay demeure convaincu : «Il aurait mieux valu sacrifier quelques mois au lieu de toute une carrière qui aurait pu durer encore sept ou huit ans. Et je ne serais pas là où j'en suis aujourd'hui.

«Je n'avais que 30 ans, j'étais encore dans mes meilleures années et, grâce à mon coup de patin naturel, j'estime que j'aurais pu jouer jusqu'à 38 ou 39 ans, comme c'était le cas des meilleurs à l'époque. Et comme les salaires augmentaient graduellement en ce temps-là, nos dernières années étaient les plus payantes. J'étais conscient que les années suivantes m'auraient rapporté beaucoup plus d'argent, il n'y a pas de mal à l'avouer. De son côté, le Canadien a perdu un joueur qui aurait pu l'aider pendant plusieurs années encore.»

Tremblay estime qu'il aurait pu ajouter environ un million de dollars à ses revenus, une petite fortune en ce temps-là.

«On me faisait jouer avec des grosses doses de cortisone. J'en ai déjà pris 16 comprimés par jour, soit 80 milligrammes, ce qui était franchement contre nature. On donne ça à un cheval pendant deux mois et il meurt !»

«J'ai eu peur de perdre mon mari, déclarait son épouse Nicole à Pierre Gobeil, de *La Patrie*, en avril 1969. Quelques jours avant d'aller à Boston, il n'était plus capable de dormir tellement il avait de la difficulté à respirer. Et lorsqu'il réussissait à s'endormir, ses râlements me rendaient nerveuse. Il était temps que l'on trouve la cause de cette maladie.»

Des médecins de Boston venaient de diagnostiquer un problème d'allergie, et voici ce qu'a écrit un journaliste de l'époque : « Après six mois de tâtonnement, le docteur [George D.] Kinnear a finalement décidé de remettre son cas à des spécialistes d'un hôpital réputé de Boston. Cette décision aurait dû être prise il y a plusieurs semaines. Normalement, lorsqu'un médecin de famille ne peut soigner un malade, les parents n'hésitent pas à consulter un spécialiste. »

Plus optimiste à son retour de Boston, Tremblay a bien tenté de poursuivre sa carrière.

« Au mois de septembre suivant, je me suis rapporté au camp d'entraînement. Je m'étais entraîné tout l'été, j'étais très prudent, je prenais mes médicaments, incluant la cortisone. J'étais tellement en bonne forme que j'étais un des meilleurs pendant la première semaine. Mais je sentais que mes forces diminuaient et que je ne serais plus capable de suivre lorsque les autres vétérans allaient retrouver la forme. À cette époque, les joueurs n'arrivaient pas au camp déjà en grande forme comme aujourd'hui, avec tout l'argent qui est en jeu. Le camp servait justement à retrouver la forme. »

Les titres des journaux, pendant le camp d'entraînement de 1969, résument assez bien ce qu'a vécu Tremblay :

« Des exercices encourageants et un contrat pour Gilles Tremblay »

« Gilles Tremblay demeure... le joueur mystère »

« Rentrée encourageante de Gilles Tremblay »

« Gilles Tremblay joue et marque un but »

« Amélioration sensible chez Gilles Tremblay »

« Le cas Gilles Tremblay : la direction du Canadien est maintenant plus optimiste »

Puis :

« Les troubles respiratoires réapparaissent chez Gilles Tremblay »

« Gilles Tremblay retourne à l'hôpital »

« Les autres ont augmenté le rythme et je restais au même point. Pis encore, je me sentais fatigué en rentrant à la maison. J'ai bien essayé, mais il n'y avait rien à faire. J'ai vu que je

n'avais plus ma place. Quand même j'aurais voulu, je ne respirais plus !

« J'ai donc pris ce qui était en principe une année sabbatique et je suis entré à l'hôpital. »

Non seulement Tremblay n'a plus jamais rejoué au hockey, mais au mois de février suivant, il a dû être transporté d'urgence à l'hôpital à la suite d'une violente crise d'asthme qui a bien failli l'emporter. C'était peut-être la dixième fois qu'il était hospitalisé d'urgence en un an !

« Je ne les compte plus, c'est devenu une habitude, trouvait-il le moyen de dire sur un ton léger au journaliste Pierre Foglia quelques jours plus tard. Bleu, j'étais bleu. Tu aurais dû me voir ! Je n'ai jamais été aussi bas. Je crois que je suis allé au bout de mon découragement. »

Tremblay avait eu la mauvaise idée de prendre une grippe à la légère, alors que son état asthmatique exigeait qu'il voie le médecin au moindre avertissement. Le docteur Kinnear l'a bien prévenu que s'il se montrait de nouveau aussi imprudent, il ne répondait plus de rien.

Tremblay a compris la leçon : « J'aurais pu y rester... » Mais la vie continuait, avec encore de l'espoir malgré tout.

« Le Canadien m'avait protégé. On ne voulait pas me perdre si je devais revenir au jeu, et j'ai eu mon salaire pour un an. Je suis allé passer quelques semaines en Arizona, puis au Massachusetts General Hospital, à Boston, après quoi on m'a envoyé au réputé hôpital Johns Hopkins à Baltimore, pour me faire dire par les médecins de là-bas que les meilleurs spécialistes des troubles respiratoires étaient à Montréal ! »

Tremblay a toujours prétendu que l'envoyer à Phoenix a été « une façon de se camoufler » pour le Canadien. Les dommages étaient de fait irréversibles.

La malchance l'a suivi jusqu'en Arizona, « le meilleur endroit pour bénéficier d'un climat sec et chaud », disait le docteur Kinnear. Le directeur général du Canadien, Sam Pollock, qui avait des relations absolument partout, y connaissait quelqu'un qui avait déjà dirigé des magazines de hockey à Chicago et pouvait veiller sur son joueur.

Or, près d'une semaine après son arrivée là-bas en mars, Tremblay confiait au journaliste Gilles Terroux de *La Presse* : « La journée la plus chaude depuis que je suis ici a été de 64 degrés. Les gens de la place n'y comprennent rien. Ils ne se souviennent pas d'une période aussi froide à ce temps de l'année. »

La température a fini par se réchauffer, mais, au bout de deux semaines, Tremblay rentra à Montréal après un séjour plus court que prévu afin de subir de nouveaux traitements. Il était bronzé, mais nullement guéri !

Il n'a revêtu son chandail du Canadien qu'une seule fois par la suite, lorsqu'il a quitté son lit d'hôpital pour une photo d'équipe.

Gilles Terroux a raconté qu'avant de mettre son chandail, Tremblay a regardé son numéro 5 et constaté : « J'aurais pu garder le numéro 21. Je n'ai pas été plus chanceux avec celui-là, n'est-ce pas ? »

À ce moment-là, Tremblay avait fait une croix sur sa saison, mais aucunement sur sa carrière. Après tout, de mémoire d'homme, on n'avait jamais vu de bronchite éternelle !

« Penses-tu qu'à 30 ans je puisse me permettre d'arrêter de jouer ? disait-il à Terroux. Il n'en a jamais été question avec le médecin. Au contraire, [...] il paraît optimiste. Moi, je le suis. »

« Gilles éprouve encore de la difficulté à respirer librement. Il est donc préférable qu'il revienne ici et subisse les traitements des spécialistes, avait expliqué Pollock. Nous faisons l'impossible pour que Tremblay puisse revenir au jeu le plus tôt possible. Il est un excellent joueur qui pourrait nous rendre service en séries éliminatoires. »

Pollock devait d'ailleurs le mettre sur sa liste de repêchage une fois de plus pour la saison suivante, estimant que Tremblay était « un trop bon joueur » pour risquer bêtement de le perdre.

Tremblay a commencé à se sentir mieux lorsqu'un docteur Lowell, de Boston, a décidé d'augmenter sensiblement la dose d'un médicament qu'on lui prescrivait, après avoir constaté que son système était très résistant.

En juillet, le *Journal de Montréal* titrait sur deux pages : «Le cauchemar de Tremblay est terminé». Dans l'article, celui-ci rendait hommage au docteur Kinnear. Il avait aussi été rassuré par le docteur Lowell, le spécialiste du Massachusetts General Hospital, qu'il était retourné voir au début du mois.

Son sort demeurait incertain, mais l'avenir s'annonçait plus intéressant. Tremblay avouait alors que malgré toutes ses belles paroles, il avait été très inquiet : «Les médecins ne réussissaient pas à me guérir et le mal empirait tous les jours, racontait-il à Jean Aucoin dans *Le Petit Journal*. Il fut un temps où j'avais même peine à marcher. Mon avenir me tracassait beaucoup plus que ma carrière avec le Canadien. Il m'est passé tant de choses dans la tête... »

Sans savoir à ce moment que la radio et la télévision deviendraient très prochainement son gagne-pain, Tremblay a fait ses premiers pas en communication pendant l'été, au service des sports de la station de radio CJRP, à Québec. À quelqu'un qui lui faisait remarquer qu'il semblait avoir pris du poids, il a répondu : «Je pèse cinq livres de moins que durant la saison de hockey. Ce sont les médicaments qui ont fait gonfler mon visage.»

Le problème, c'est que lorsqu'on a tenté de diminuer sa dose de médicaments, le mal est réapparu. D'autres tests passés à l'hôpital n'ont rien décelé de nouveau, et Tremblay ne pouvait que se croiser les doigts en attendant le camp d'entraînement.

En août, les journaux s'inquiétaient, insinuant qu'il avait peut-être disputé son dernier match, et Jean Aucoin, passé au *Montréal-Matin*, titrait : «Gilles Tremblay est confiant mais il ne s'illusionne pas». Dans ce texte, publié le 16 août 1970, Tremblay disait : «J'ai confiance aux médecins mais je me rends bien compte qu'il faudrait presque un miracle pour que je sois en mesure de jouer au hockey en septembre.»

Encore aujourd'hui, il doit prendre de la prednisone quotidiennement et endurer les effets secondaires continuels.

«Mais si je n'en prenais pas, je serais mort depuis longtemps ! Sans cortisone, je sais l'heure où je vais entrer à

l'hôpital. Parce que mes glandes surrénales sont brûlées. Ces glandes contrôlent la production de la cortisone. Normalement, nous avons besoin de 30 à 50 milligrammes de cortisone par jour. Mais en jouant avec des doses quotidiennes de 80 milligrammes, l'équivalent de 400 milligrammes de cortisone, celles-ci ont fondu et ne produisent plus de cortisone naturelle.

« Depuis des années, je suis sur une dose d'entretien de 10 milligrammes par jour. Imaginez quand j'en prenais 80 ! »

C'était en effet une dose d'exception, c'est le moins que l'on puisse dire, explique le docteur Searle.

« Le corps humain produit quotidiennement ce qu'on appelle du cortisol, souvent appelé cortisone. Mais ce qu'on donne aux asthmatiques est de la prednisone. Chaque fois que Gilles parle de cortisone, c'est en fait de la prednisone, un substitut, dont il est question, un produit synthétique pour le cortisol. Les doses qu'il recevait étaient supra physiologiques. Pour une journée complète, on a besoin d'entre 25 et 50 milligrammes de cortisol. En cas de stress vraiment majeur, les surrénales vont produire de 200 à 250 milligrammes par jour. C'est la production maximale.

« Quand Gilles prenait quotidiennement 80 milligrammes de prednisone, son équivalent en cortisol était de 400 milligrammes, puisqu'on doit multiplier cette dose de 80 milligrammes par cinq. Comme il prenait ça tous les jours, il a commencé à manifester les effets secondaires d'un surdosage des corticostéroïdes et l'atrophie de ses surrénales.

« Ce qui est arrivé, c'est que ses glandes surrénales, vu qu'elles recevaient l'équivalent de l'extérieur, n'ont plus eu besoin de fonctionner. C'est le même principe qui veut qu'un muscle qui ne sert plus s'atrophie. Comme ses glandes surrénales ont cessé de fonctionner, Gilles est devenu totalement dépendant de ses médicaments et le sera pour le reste de sa vie.

« Aujourd'hui, il prend 10 milligrammes par jour. Si vous multipliez par cinq, vous arrivez à la dose normale de 50 que produiraient des surrénales. »

Les effets de tant de cortisone sont effrayants. L'expression est de Tremblay lui-même.

« Je n'ai plus de muscles, ma femme a les bras plus gros que moi. Et je peux à peine me toucher, je coupe à rien, ma peau est comme du papier, au point que c'est dangereux. Et ça déforme le corps, j'ai les mains toutes croches, les chevilles énormes. Ma vie est hypothéquée.

« Mais je ne blâme personne. Personne ne va te donner quelque chose pour te tuer... On faisait de son mieux pour améliorer mon sort.

« On trouve constamment de nouveaux médicaments, mais c'est loin d'être toujours agréable et je dois prendre toutes sortes de pilules pour contrôler et contrebalancer les effets de la cortisone. Actuellement, je suis le régime 13-12 : 13 pilules un jour, 12 le suivant, et on recommence... »

« Dès qu'il est apparu à la télévision comme analyste, juste à voir comment son visage avait enflé, un médecin pouvait savoir tout de suite que c'était l'effet de la prednisone, assure le docteur Searle.

« Quand on prend ces médicaments sur une base quotidienne à forte dose et aussi longtemps, on a des problèmes avec la peau qui devient mince comme du papier. En conséquence, les petits vaisseaux sanguins en surface deviennent fragiles et le moindre choc va provoquer une ecchymose.

« Ça affecte aussi les os, qui deviennent plus fragiles, et Gilles a subi depuis des fractures qui sont des conséquences de sa médication. Il y a quelques années, par exemple, juste à tomber sur le fessier après avoir glissé, il s'est fracturé le bassin en plus de se fracturer l'humérus. Ça ne serait pas arrivé à vous et moi.

« Les muscles deviennent aussi plus petits, comme s'ils fondaient. Ce n'est pas surprenant que lorsqu'il a voulu tenter un retour, il revenait à la maison fatigué et sans énergie. »

Devenu fragile, Tremblay a fait d'autres vilaines chutes depuis. Il aura pourtant tout essayé pour guérir. Il a même suivi un régime, proposé par le naturopathe Jean-Marc Brunet, composé de fruits frais, de jus de légumes et de viande grillée, et dont étaient exclus les farineux et les sauces, lui qui raffolait des pâtes.

Mais rien n'y fit, et pas davantage l'acupuncture, lorsque, quelques années après sa retraite, son épouse a pris rendez-vous pour lui avec Ching Kwo, un célèbre acupuncteur, à l'hôpital Royal Victoria.

De son propre aveu, Tremblay ne croyait pas tellement à cette pratique, qui était alors quelque chose d'assez nouveau chez nous. Cependant, il n'avait rien à perdre. Mais il n'y avait rien à faire non plus, ce que confirme le docteur Searle : « Encore aujourd'hui, on peut contrôler l'asthme, mais on ne peut pas le guérir. »

Heureusement, précise le médecin, les inconvénients physiques majeurs causés par la prednisone, tout embêtants qu'ils soient, n'ont aucun impact négatif sur l'espérance de vie.

Solide malgré tout, du sang d'athlète dans les veines, Tremblay s'est bien remis d'un double pontage cardiaque subi il y a quelques années, qui n'avait strictement rien à voir avec sa consommation de prednisone comme telle, affirme le médecin, sinon peut-être les conséquences indirectes, comme l'excès de poids.

« Par contre, ajoute le docteur Searle, il a dû revenir à l'hôpital pour une deuxième intervention afin de refermer son sternum à la suite d'une déhiscence sternale. Ses os sont fragiles, poreux, moins solides. Je pense qu'il a fallu trois mois avant que la plaie soit complètement fermée, et ça, c'est une conséquence directe de ses médicaments. »

« Malgré tout, je suis en bonne santé relative et je peux mener une vie normale, affirme Tremblay, qui a certes un bon moral. Tout le reste va bien. Il y en a des plus mal en point que moi, et j'ai même pu continuer à voyager pendant des années comme analyste. Et quand on pense que mon père gagnait 4 000 \$ par année à l'usine, souvent de nuit... Non, je ne peux pas me plaindre. »

« Mais, dira son épouse Nicole, si nous n'avons eu qu'un seul enfant, c'était justement à cause de l'état de santé de Gilles. Pourquoi risquer de mettre au monde un enfant malade ? Gilles prenait tellement de médicaments qu'il nous a

été conseillé de mettre un frein en ce qui concernait la famille.»

La malchance aura poursuivi Tremblay toute sa vie, jusqu'à l'extérieur de la patinoire.

Chanceux dans sa malchance, si l'expression a un sens pour lui, à la suite d'un accident qui a transformé sa voiture, une Oldsmobile presque neuve, en perte totale, il a eu la vie sauve et s'en est tiré avec une blessure à une jambe.

« Je suis chanceux d'être encore en vie, avait-il déclaré à l'époque. Je me demande encore comment j'ai pu m'en sortir. »

Une greffe avait néanmoins été nécessaire et Tremblay avait dû marcher à l'aide de béquilles pendant quelque temps.

C'était en novembre 1977. Tremblay avait perdu le contrôle de son véhicule à l'angle des rues Crémazie et Saint-Michel à Montréal, et son auto avait percuté un poteau.

Mais toujours, il a trouvé le moyen de rire de ses malheurs et de faire la part des choses. Une anecdote, par exemple : « Quand je jouais, les soins médicaux n'étaient évidemment pas ce qu'ils sont aujourd'hui. J'ai déjà eu un doigt fracturé. Dans le temps, on n'arrêtait pas de jouer pour si peu, d'abord de peur de perdre son poste. En fait, le mien n'était pas en danger, mais on avait été habitués à ce qu'il fallait que ça fasse vraiment mal... »

« N'empêche que je n'étais presque plus capable de tenir mon bâton et que je cherchais un moyen de me protéger. C'est le denturologiste Guy Morin qui a trouvé le truc en utilisant un produit pour faire tenir les dentiers ! »

Dans la même veine, il se rappelle du traitement choc qu'il s'est donné pour venir à bout d'une crise d'hémorroïdes : « Lorsqu'on en souffre, on dit toujours qu'on va se faire opérer mais, une fois la saison terminée, on n'a plus à s'asseoir sur le froid, et on n'y pense plus... »

« Mais lors d'un match à Chicago, Erik Nesterenko m'a fait sauter les patins et je suis tombé directement assis, comme si j'avais eu un coup de masse sur la tête. Je me suis dit : ça y est, je viens de m'opérer moi-même. »

Effectivement...

«Le problème, c'est que la seule façon de ne pas salir mon équipement quand je jouais était de porter une serviette sanitaire. Or, il a fallu que, ce soir-là, on fasse ouvrir ma valise à la douane à Dorval. On était fouillés à l'occasion et je n'ai jamais su si un coéquipier avait voulu se payer ma tête en prévenant les douaniers. Mais je me rappelle que John Ferguson, qui me suivait, s'était bien moqué de moi.

«Je me souviendrai toujours aussi de cette journée du 17 décembre : mon épouse m'avait organisé une fête surprise à la maison après le match pour mon anniversaire... Je me suis plutôt retrouvé à l'hôpital avec une jambe cassée. On m'avait transporté à pied sur une civière jusqu'à l'hôpital Reddy Memorial tellement il y avait de circulation autour du Forum.

«C'était les aléas du métier.»

C'était aussi une époque différente.

En une autre occasion, par exemple, John Ferguson et Tremblay étaient tombés malades en même temps. Mais il était hors de question pour Toe Blake de se priver de deux joueurs si importants pour une vulgaire fièvre...

L'entraîneur avait donc vérifié lequel des deux avait la température la plus élevée, et c'était Ferguson. Comme Tremblay avait été jugé le moins malade, il n'avait pas joué le samedi à Montréal mais avait dû se taper le long voyage en train jusqu'à Chicago pour aller affronter les Black Hawks (le nom de l'équipe de Chicago s'écrivait en deux mots à cette époque) le lendemain.

«... et dans ce temps-là, on passait 42 heures sur 46 dans le train. Mais c'était la décision de Toe Blake, point final. On n'avait pas le choix. Quand il ne pouvait se passer d'un joueur, il le faisait habiller, même malade ou blessé si c'était possible. C'était la façon dont Toe voyait les choses. Et les autres entraîneurs de ce temps-là devaient faire comme lui.»

Ferguson, même fort mal en point, avait joué dès le samedi. Au moins, Blake pouvait compter sur «l'huile miracle» du physiothérapeute Bill Head.

«Ça brûlait encore plus et tu ne sentais plus ton mal», se souvient Jean Béliveau en riant.

La maladie est une dure épreuve pour tout le monde, mais imaginez ce que doit ressentir un sportif dans la fleur de l'âge qui doit mettre fin à toute activité physique.

Dans les années qui ont suivi sa retraite du hockey, Tremblay, qui aimait tant le golf, avait peine à compléter neuf trous. Alors qu'à l'époque où il était en santé, il jouait chaque été trois ou quatre jours par semaines des rondes autour de 80. « C'est le sport le plus difficile à maîtriser, dit celui qui en a pratiqué plusieurs.

« Aussitôt que je marchais assez longtemps, j'avais peine à respirer, surtout si j'avais à monter la moindre petite pente. Et je ne voulais pas jouer en voiturette, ce n'était plus du sport. De toute façon, à la fin, j'avais mal au dos juste à m'élancer. C'était toujours des conséquences de la cortisone, qui tue les muscles. »

Avec le temps, il a fini par apprivoiser ses médicaments, mieux contrôler ses maladies, et il a retrouvé le goût de l'activité physique en faisant du jogging et en jouant au tennis

« J'ai commencé tout doucement, a-t-il raconté à *La Presse*. Ma femme suivait des cours et je me suis dit que ce serait agréable de partager le même sport. Au début, je faisais pitié. Ça faisait 20 ans que je n'avais pas touché à une raquette. Puis j'ai pris quelques leçons et je suis devenu membre d'un club. »

L'athlète naturel qu'était Tremblay est rapidement devenu un joueur très acceptable.

L'esprit de compétition aussi était toujours là ; ça non plus, ça ne se perd pas : « Le service était ma hantise. Ça ne me faisait rien de perdre un point à la suite d'un échange, mais je détestais donner un point à cause d'un service raté. C'est comme donner une mise au jeu au hockey... »

Mais encore une fois, cela n'a pas duré. Son corps était trop éprouvé, et il a dû arrêter de courir et de frapper des balles. « C'était devenu trop dur. J'avais même de la misère à mettre mes souliers. »

Être privé de toute activité physique a énormément fait souffrir cet athlète de pointe, encore jeune et habile dans tous

les sports auxquels il s'est adonné, très actif depuis sa tendre enfance.

« J'aimais ça, faire du sport ! Et il y a aussi qu'il faut changer de groupe d'amis, il y a des conséquences sociales importantes, on perd de vue de bonnes connaissances. »

Pour Tremblay, qui avait pratiqué un sport d'équipe et toujours vécu en groupe, c'était un changement de style de vie plutôt radical.

Plus tard, sa maladie l'a aussi privé d'un autre de ses grands plaisirs : ses vacances à Daytona Beach. À cause de sa maladie chronique, les assurances hospitalisation étaient devenues hors de prix. Il lui en coûtait environ 5 000 \$ pour passer quelques semaines en Floride.

Ni le docteur Kinnear ni David Mulder, l'actuel médecin du Canadien, n'ont voulu commenter le cas de Gilles Tremblay, mais Pierre Beauchemin, qui était le médecin des Nordiques de Québec, a accepté de faire quelques observations.

Et il a peut-être le mieux résumé la triste histoire médicale de Tremblay, en reprenant sans le savoir plusieurs de ses points de vue, quand il a expliqué : « Les athlètes aiment leur travail, leur sport. On voit ça aussi bien chez les amateurs. Quelqu'un qui aime un sport, lui interdire de le pratiquer parce qu'il est malade, c'est à peu près la pire chose qu'on peut lui demander. Si on regarde les choses simplement, on se trouve face au monde du spectacle, un monde de compétition où il y a beaucoup de pression. Le médecin en a lui aussi, mais son rôle n'est pas de faire gagner le club, c'est de se servir de son expertise pour prendre les meilleures décisions possible. »

Et il ajoute : « Je me rappelle que lorsque j'ai pris le poste de médecin des Nordiques en 1982, celui qui était là avant moi, Gilles Campeau, un confrère à l'urgence de l'hôpital Enfant-Jésus, m'avait fait en peu de mots un portrait de la situation. Il m'avait demandé : "Te sens-tu confortable quand t'es assis entre deux chaises ?" J'ai découvert après 13 ans que rien ne pouvait être plus vrai. Le médecin d'équipe, il ne faut jamais qu'il soit du côté de l'organisation, ni du côté des joueurs... »

Beauchemin a beaucoup insisté sur deux points : la différence d'époque et l'aspect « spectacle » du hockey, qui change un peu les données de la médecine conventionnelle.

« Le traitement de l'asthme dans les années 1960 n'était pas celui que l'on connaît aujourd'hui, rappelle-t-il. Dans ce temps-là, il y avait les traitements de cortisone par la bouche, parce que les pompes, très répandues de nos jours et qui permettent d'ajuster sans trop d'effets secondaires ce produit-là, n'existaient pas... malgré que quand tu t'étouffes, c'est difficile de jouer.

« Un individu asthmatique qui est à bout de souffle et qui, juste à parler, devient essoufflé, même s'il voulait jouer, il n'en serait carrément pas capable. Peut-être que son asthme n'était pas bien contrôlé et qu'il ne voulait pas manquer de match, je ne sais pas trop. »

De toute façon, selon Beauchemin, un joueur blessé ne peut pas être vraiment efficace, « parce qu'il va prendre un quart de seconde de plus pour se protéger ».

Autre différence d'époque : « Aujourd'hui, le joueur qui croit avoir une blessure le moins à conséquence passera un examen de résonance magnétique le lendemain matin. »

Mais qui, du joueur, de l'équipe ou du médecin, prend vraiment la décision finale dans le cas d'un joueur blessé ?

« Cette question, répond Beauchemin, est aussi valable dans le sport que dans la vie de tous les jours. Ma vision des choses, et la réalité est un peu ça aussi, c'est que le médecin est un conseiller, mais il ne travaille pas pour la police... À mon bureau, c'est la même chose, les gens viennent chercher des informations, mais la décision finale revient au patient lui-même.

« Dans le monde du spectacle cependant, et le hockey en fait partie, il y a des contraintes qui sont plus publiques. Mais il reste que, dans un cas de retour au jeu après une blessure, le médecin a un rôle pivot parce que c'est lui, avec son expérience, qui est capable de voir s'il y a des risques ou non. Puis c'est au joueur de prendre une décision éclairée. »

Et ce raisonnement vaut tout autant pour un cas aussi grave que l'était celui de Tremblay, affirme le doc Beauchemin.

Mais ne peut-on pas pousser un joueur, de façon plus ou moins subtile, à précipiter un retour au jeu, quitte à prendre des risques pour sa santé ?

« C'est peut-être déjà arrivé. J'ai déjà dit que le hockey est un spectacle, ce n'est pas la même *game* que pour un patient ordinaire. J'ai toujours essayé de traiter l'athlète que tout le monde connaît de la même façon qu'un autre patient. Ça m'a amené à avoir des divergences d'opinions parfois avec des membres de l'organisation. »

Beauchemin rappelle aussi que les joueurs de l'époque de Tremblay, en plus d'être beaucoup moins bien payés, n'avaient pas la même sécurité d'emploi et les mêmes garanties financières que ceux d'aujourd'hui, « ce qui permettait peut-être à des organisations de les manipuler plus facilement pour les faire jouer blessés ».

Mais il y avait certainement l'autre côté de la médaille : « Il y a sûrement des joueurs qui ne parlaient pas beaucoup au médecin de peur de se faire dire de ne pas jouer », estime en effet Beauchemin.

Chose certaine, cependant, « un retour au jeu doit être relativement sécuritaire. C'est normal que l'équipe qui investit autant d'argent veuille un beau spectacle. Mais le rôle du médecin est de garder la tête froide. Le médecin qui est trop du côté de l'organisation perd beaucoup de crédibilité au niveau des joueurs. »

Cela dit, « les joueurs n'écoutent pas toujours. Ça m'est arrivé à Québec dans le cas d'un joueur qui avait une blessure à un genou, avec un risque d'entorse aggravé, auquel j'ai conseillé de ne pas jouer. Je faisais venir le *coach* dans ce temps-là et je lui suggérais que ce gars-là ne joue pas. Mais le *coach* doit d'abord penser à sa formation, à son match, c'est sa première responsabilité.

« C'est sûr que le club veut tous ses éléments, c'est normal, il veut gagner. C'est au médecin à se tenir debout, mais la décision finale, il ne peut pas la prendre à la place du club. C'est comme un patient à mon bureau, qui n'écoute pas son médecin... »



« Personnellement, insiste Beauchemin, je pense que le médecin d'équipe doit donner son avis et y tenir. Mais, je le répète, une fois qu'on a fait ça, on ne travaille pas pour la police.

« Je peux dire toutefois que dans la très grande majorité des cas, je n'ai pas eu de problème avec les *coachs*. Je ne dis pas qu'il n'y a pas eu des moments où la pression d'un match important rendait tout le monde, incluant le joueur, bien nerveux. Mais c'est normal.

« L'environnement du spectacle provoque toujours des excès. Je parle de mon expérience, de ce que j'ai connu à Québec : la pression de la décision médicale est là, dans un club professionnel, c'est officiel. Il ne faut pas se tromper trop souvent, parce que la crédibilité se perd. Si un médecin, par exemple, est un peu trop permissif et qu'un joueur retourne trop rapidement sur la glace, se blesse de nouveau et doit s'absenter pour deux ou trois semaines de plus, la crédibilité de ce médecin-là en souffrira. »

